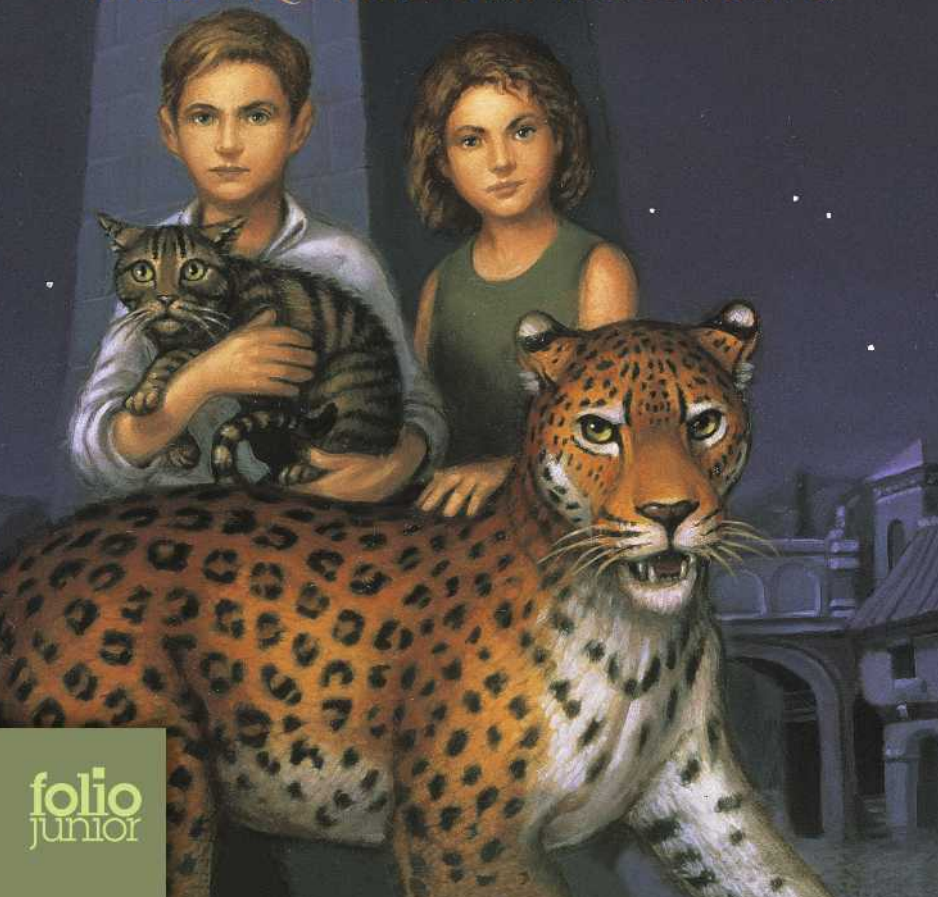


Philip Pullman

LA TOUR DES ANGES

À LA CROISÉE DES MONDES / 2



folio
junior

folio
junior

À la croisée des mondes

I. Les royaumes du Nord

II. La tour des Anges

III. Le miroir d'ambre

Titre original : *The Subtle Knife*

Publié pour la première fois par Scholastic Ltd, Londres, 1997

© Philip Pullman, 1997, pour le texte et les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 1998, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Couverture : Illustration de Éric Rohmann

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse



Centre national du livre

Philip Pullman

La tour
des Anges

À la croisée des mondes/II

Traduit de l'anglais
par Jean Esch

GALLIMARD JEUNESSE

LA TOUR DES ANGES
est le deuxième volume d'une trilogie qui a pour titre :
À LA CROISÉE DES MONDES.

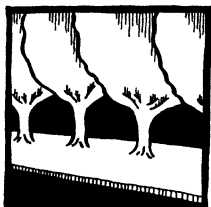
L'action du premier tome de cette trilogie,
LES ROYAUMES DU NORD,
se déroulait dans un monde semblable au nôtre,
et pourtant différent.

LA TOUR DES ANGES
commence dans notre monde...

*Le mot «dæmon», qui apparaît
tout au long du livre, se prononce
comme le mot français «démon».*

1

Le chat et les marronniers



Will tira sa mère par la main, en disant :

– Allez, viens. Viens...

Mais sa mère traînait les pieds. Sa peur ne s'était pas dissipée. Will balaya du regard la rue étroite, baignée de la

lumière du crépuscule et bordée de petites maisons toutes semblables, chacune derrière son jardinet et sa haie de buis. Les derniers rayons du soleil se reflétaient sur les fenêtres d'un côté de la rue et laissaient l'autre côté dans l'ombre. Le temps était compté. Les gens devaient être à table à cette heure et, bientôt, des enfants envahiraient les parages, des enfants curieux et bavards à qui rien n'échapperait. Il était dangereux d'attendre, mais Will ne pouvait rien faire d'autre que de convaincre sa mère, comme toujours.

– Viens, maman, allons voir Mme Cooper. Regarde, nous sommes presque arrivés.

– Mme Cooper ? dit sa mère d'un air de doute.

Mais déjà, Will sonnait à la porte. Pour cela, il dut poser le sac car, dans son autre main, il tenait toujours

celle de sa mère. À douze ans, il aurait pu avoir honte d'être vu en train de donner la main à sa mère, mais il savait ce qui arriverait s'il ne le faisait pas.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître la silhouette âgée et voûtée du professeur de piano, entourée de cette odeur d'eau de lavande dont Will avait gardé le souvenir.

– Qui est-ce ? C'est toi, William ? dit la vieille femme. Il y a plus d'un an que je ne t'ai pas vu. Qu'est-ce qui t'amène ?

– Laissez-moi entrer, s'il vous plaît. Je suis avec ma mère, déclara-t-il d'un ton ferme.

Mme Cooper observa cette femme aux cheveux sales et au petit sourire absent et le jeune garçon aux lèvres pincées et au menton volontaire, une lueur farouche et sombre dans le regard. Elle constata alors que Mme Parry, la mère de Will, ne s'était maquillé qu'un œil. Sans s'en apercevoir. Will n'avait rien remarqué, lui non plus. Quelque chose n'allait pas.

– Soit... dit-elle en s'écartant pour les laisser entrer dans le vestibule étroit.

Will jeta un regard des deux côtés de la rue avant de refermer la porte, et Mme Cooper vit avec quelle énergie Mme Parry s'accrochait à la main de son fils, et avec quelle tendresse celui-ci l'entraînait vers le salon, là où se trouvait le piano (évidemment, c'était l'unique pièce qu'il connaissait) ; elle remarqua également que les vêtements de Mme Parry sentaient légèrement le moisi, comme s'ils étaient restés trop longtemps à l'intérieur de la machine à laver avant d'être mis à sécher, et aussi à quel point ils se ressemblaient tous les deux, la mère et le fils, assis sur le

canapé, le visage éclairé par le soleil couchant, avec leurs pommettes saillantes, leurs grands yeux et leurs sourcils noirs tout droits.

– Eh bien, William, demanda la vieille dame, que se passe-t-il ?

– Ma mère a besoin d'être hébergée quelques jours, expliqua-t-il. C'est trop difficile de s'occuper d'elle à la maison en ce moment. Attention, je n'ai pas dit qu'elle était malade ! Elle est juste un peu désorientée, et elle se fait du souci. Vous verrez, ce n'est pas dur de s'en occuper ; elle a simplement besoin qu'on soit gentil avec elle, et je me suis dit que ça ne vous poserait sûrement pas de problème.

Pendant ce temps, Mme Parry regardait son fils en donnant l'impression de ne pas comprendre ce qu'il disait, et Mme Cooper aperçut un hématome sur sa joue. Will, lui, n'avait pas quitté la vieille femme des yeux, et un immense désespoir se lisait sur son visage.

– Elle ne vous coûtera pas cher, ajouta-t-il. J'ai apporté de la nourriture, suffisamment, je pense. Vous pourrez même vous servir ; elle sera ravie de partager avec vous.

– Mais je ne sais pas si... Ne devrait-elle pas consulter un médecin ?

– Non ! Elle n'est pas malade !

– Il y a bien quelqu'un qui pourrait... Enfin quoi, n'y a-t-il pas un voisin ou un membre de la famille qui...

– On n'a pas de famille. On n'est que tous les deux. Et les voisins ont trop à faire.

– Et les services sociaux ? Je ne cherche pas à vous mettre à la porte, Will, mais...

– Non, non ! Elle a juste besoin d'un peu d'aide. Je ne

pourrai pas m'occuper d'elle pendant quelque temps, mais ce ne sera pas long. Je serai bientôt de retour, et je la ramènerai à la maison, c'est promis. Elle ne vous encombrera pas longtemps.

La mère regardait son fils avec une telle foi, et celui-ci, quand il se retourna vers elle, lui sourit avec tellement d'amour et de sollicitude, que Mme Cooper n'eut pas le cœur de refuser.

– Bon, dit-elle en se tournant à son tour vers Mme Parry, je suis sûre qu'on peut s'arranger, pour un jour ou deux. Vous prendrez la chambre de ma fille ; elle est partie en Australie, elle n'en a plus besoin.

– Merci, dit Will, et il se leva, comme s'il était pressé de s'en aller.

– Où vas-tu ? s'enquit Mme Cooper.

– Je vais loger chez un ami, répondit-il. Je vous téléphonerai aussi souvent que possible. J'ai votre numéro. Tout ira bien.

Sa mère le regardait d'un air hébété. Il se pencha vers elle pour l'embrasser, avec maladresse.

– Ne t'en fais pas, lui dit-il. Mme Cooper s'occupera de toi bien mieux que moi, tu peux me croire. Je te téléphonerai dès demain.

La mère et le fils s'étreignirent ; Will l'embrassa de nouveau, puis détacha délicatement les bras de sa mère noués autour de son cou pour se diriger vers la porte. Mme Cooper vit qu'il était bouleversé, ses yeux brillaient. Malgré tout, car on lui avait enseigné la politesse, il se retourna vers la vieille femme avant de sortir et lui tendit la main.

– Au revoir, dit-il, et merci infiniment.

– William, j’aimerais que tu m’expliques ce qui se passe...

– Oh, c’est un peu compliqué. Mais je vous assure que ma mère ne vous causera aucun souci, promis.

La question n’était pas là, et ils le savaient bien l’un et l’autre, mais, d’une certaine façon, Will avait pris cette affaire en main tout seul. La vieille femme se dit qu’elle n’avait jamais vu un enfant animé d’une telle détermination. Will pivota sur ses talons, en imaginant déjà la maison vide.

La rue où Will vivait avec sa mère formait une boucle dans un lotissement moderne composé d’une dizaine de pavillons identiques ; le leur était sans aucun doute le plus miteux. Le jardin devant la maison n’était qu’un fouillis de mauvaises herbes ; sa mère avait, certes, planté quelques arbustes au début de l’année, mais ils avaient vite dépéri, puis étaient morts, par manque d’eau. Au moment où Will tournait au coin de la rue, Moxie, son chat, jaillit de sa cachette préférée sous l’hortensia encore vivant et s’étira langoureusement, avant d’accueillir son maître par un petit miaulement, en lui donnant des coups de tête dans les jambes.

Will le prit dans ses bras et demanda à voix basse :

– Ils sont revenus, Moxie ? Tu les as vus ?

La maison était silencieuse. Le voisin d’en face profitait des derniers rayons de soleil pour laver sa voiture, mais il ne prêta aucune attention à Will, et celui-ci évita de le regarder. Moins les gens s’intéressaient à lui, mieux c’était.

Tenant Moxie contre lui, il ouvrit la porte avec sa clé et entra rapidement. Avant de reposer le chat, il tendit l’oreille. Il n’y avait aucun bruit ; la maison était vide.

Il ouvrit une boîte pour Moxie et ressortit de la cuisine pendant que le chat mangeait. Dans combien de temps l'homme allait-il revenir ? Impossible à dire, il avait donc intérêt à faire vite. Il grimpa au premier étage et commença à fouiller.

Il était à la recherche d'une écritoire en cuir vert. C'était incroyable le nombre d'endroits où l'on pouvait cacher un objet de cette taille dans une maison moderne tout ce qu'il y a de plus ordinaire ; pas besoin de panneaux dérobés ni de souterrains immenses. William commença par fouiller la chambre de sa mère, un peu gêné de fourrer son nez dans les tiroirs où elle rangeait sa lingerie ; après quoi, il inspecta de manière systématique toutes les autres pièces du premier étage, y compris sa propre chambre. Moxie était venu voir ce qu'il faisait ; il s'installa à proximité et entreprit de faire sa toilette, pour tenir compagnie à Will.

Les recherches demeurèrent vaines.

Entre-temps, la nuit était tombée, et Will avait faim. Il se fit cuire des haricots à la sauce tomate, avec un toast grillé, et s'installa à la table de la cuisine, en se demandant dans quel ordre il allait fouiller les pièces du rez-de-chaussée.

Alors qu'il finissait de manger, le téléphone sonna.

Il se pétrifia, le cœur battant à tout rompre. Il compta : vingt-six sonneries, puis le téléphone se tut. Will alla déposer son assiette dans l'évier et reprit ses recherches.

Quatre heures plus tard, il n'avait toujours pas retrouvé l'écritoire en cuir vert. Il était une heure et demie du matin, et Will tombait de fatigue. Il s'allongea sur son lit, sans même se déshabiller, et s'endormit aussitôt, plongeant

dans des rêves tourmentés ; le visage effrayé et triste de sa mère était omniprésent, si près qu'il aurait quasiment pu le toucher.

Et presque immédiatement, lui sembla-t-il (bien qu'il ait dormi près de trois heures), il se réveilla avec deux certitudes.

Premièrement, il savait maintenant où était cachée l'écritoire. Deuxièmement, il savait que les hommes étaient au rez-de-chaussée de la maison, en train d'ouvrir la porte de la cuisine.

Il déplaça Moxie qui était couché contre lui, en faisant taire discrètement les protestations endormies du chat. Il balança ses pieds par terre et enfila ses chaussures ; chaque parcelle de son corps était tendue pour guetter les bruits venant d'en bas, des bruits à peine audibles : une chaise que l'on soulève et déplace, un bref murmure, le craquement d'une latte du parquet.

Se déplaçant de manière plus silencieuse que les intrus, Will avança sur la pointe des pieds jusqu'à la pièce inutilisée au sommet de l'escalier. Il ne régnait pas une totale obscurité à l'intérieur de la maison, et dans la grisaille livide qui précède l'aube, il distinguait la vieille machine à coudre à pédale. Il avait inspecté cette pièce quelques heures plus tôt, entièrement, mais il avait négligé le casier sur le côté de la machine, là où l'on rangeait les accessoires et les bobines de fil.

Il fit glisser ses doigts à la surface, délicatement, tout en continuant à tendre l'oreille. Les hommes se déplaçaient au rez-de-chaussée, et Will apercevait le long de la porte une faible lumière tremblotante qui provenait sans doute d'une lampe électrique.

Ayant enfin trouvé le fermoir du casier, il l'ouvrit, avec un petit bruit sec, et comme il l'avait deviné, l'écritoire en cuir était là.

Et maintenant, que faire ?

Rien, pour le moment. Il entendit un des hommes dire, d'une voix calme :

– Dépêche-toi. J'entends le laitier au bout de la rue.

– Il n'y a rien ici, dit l'autre voix. Va falloir aller jeter un coup d'œil là-haut.

– Vas-y, alors. Perds pas de temps.

Will rassembla ses forces en entendant le craquement discret de la dernière marche de l'escalier. L'homme ne faisait aucun bruit, mais il ne pouvait éviter les grincements auxquels il ne s'attendait pas. Il y eut ensuite un moment de silence. Un faisceau de lumière très étroit balaya le sol derrière la porte. Will l'aperçut dans l'interstice, puis la porte s'ouvrit. Will attendit que la silhouette de l'homme apparaisse dans l'encadrement, et à ce moment-là, il jaillit de l'obscurité, percutant l'intrus en plein ventre.

Ni l'un ni l'autre n'avaient vu le chat.

Alors que l'homme atteignait le haut de l'escalier, Moxie était sorti silencieusement de la chambre et, la queue dressée, s'était approché de lui pour se frotter contre ses jambes. L'homme n'aurait eu aucun mal à maîtriser Will, car il était entraîné, robuste et vif, mais le chat s'était mis sur son chemin et, en voulant reculer, l'intrus trébucha sur l'animal. Poussant un cri de surprise, il dégringola l'escalier à la renverse, et sa tête vint heurter violemment la table du vestibule.

Will entendit un craquement sinistre, mais il ne prit pas le temps de s'interroger ; il dévala l'escalier, en sautant

par-dessus l'homme recroquevillé au pied des marches et dont tout le corps tressaillait, il s'empara du vieux cabas tout déchiré posé sur la table, franchit la porte de la maison et prit la poudre d'escampette avant même que le deuxième homme, abasourdi, n'ait eu le temps de sortir du salon.

Malgré sa frayeur, Will se demandait pourquoi le deuxième homme ne s'était pas mis à crier dans la rue et n'avait même pas pris la peine de le pourchasser. Mais il savait qu'ils n'allaient pas tarder à le traquer, avec leur voiture et leurs téléphones portables. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : courir, le plus loin et le plus vite possible.

Il vit la camionnette électrique du laitier s'engager dans la rue ; ses phares projetaient une lumière blafarde dans la lueur de l'aube qui déjà envahissait le ciel. Will sauta par-dessus la clôture du jardin voisin, emprunta l'étroit passage le long de la maison, escalada le muret du jardin suivant, traversa une pelouse humide de rosée, franchit la haie pour s'engouffrer dans l'enchevêtrement de broussailles et d'arbustes entre le lotissement et la route, et là, essoufflé et tremblant, trouva refuge sous un buisson. Il était encore trop tôt pour s'aventurer sur la route, songea-t-il ; mieux valait attendre l'heure de pointe.

Will ne parvenait pas à chasser de ses pensées le craquement qui s'était produit lorsque la tête de l'homme avait heurté la table, ni l'étrange inclinaison de sa nuque ou les tressaillements effroyables de ses membres. L'homme était mort. Il l'avait tué.

Impossible de se défaire de cette idée, et pourtant, il le fallait. Il avait déjà un tas de préoccupations. À commencer par sa mère : serait-elle véritablement en sécurité là où

elle était ? Mme Cooper saurait-elle tenir sa langue ? Même si Will ne revenait pas la chercher comme il l'avait promis ? Car il ne pouvait plus revenir, maintenant qu'il avait tué quelqu'un.

Et Moxie ? Qui le nourrirait ? Se demanderait-il où ils étaient passés tous les deux ? Essaierait-il de les retrouver ?

Peu à peu, le jour se levait. Il faisait suffisamment clair maintenant pour inspecter le contenu du cabas : celui-ci contenait le porte-monnaie de sa mère, la dernière lettre envoyée par l'avocat, la carte routière du sud de l'Angleterre, de petites tablettes de chocolat, du dentifrice, des chaussettes et des slips de rechange. Et l'écritoire en cuir vert.

Il ne manquait rien. Tout se déroulait comme prévu. Sauf qu'il avait tué quelqu'un.

Will avait sept ans lorsqu'il avait découvert que sa mère était différente des autres, et qu'il devait donc s'occuper d'elle. Ils étaient au supermarché ce jour-là, et ils jouaient à un jeu : ils avaient le droit de mettre un article dans le Caddie seulement quand personne ne regardait. Will était chargé de faire le guet et de murmurer : « C'est bon » ; sa mère s'emparait alors d'une boîte de conserve ou d'un paquet sur les rayonnages et les posait discrètement dans le Caddie. Dès que les articles étaient dans le chariot, ils étaient à l'abri, car ils devenaient invisibles.

C'était un chouette jeu, et qui dura longtemps, car on était samedi matin et le supermarché était plein ; mais Will et sa mère étaient doués, ils formaient une bonne équipe tous les deux. Ils avaient confiance l'un dans l'autre. Will aimait beaucoup sa mère, et il le lui disait souvent ; sa mère lui disait qu'elle l'aimait énormément, elle aussi.

Au moment d'arriver à la caisse, Will était tout excité et heureux, car ils avaient presque gagné. Sa mère ne trouvait plus son sac à main. Cela aussi faisait partie du jeu ; elle affirma que les ennemis le lui avaient sans doute volé. Mais Will était fatigué maintenant, il avait faim, et sa mère ne s'amusait plus ; elle était réellement terrorisée, et ils firent le tour de tous les rayons du magasin pour remettre les articles à leur place, mais cette fois, ils durent redoubler de prudence, car les ennemis les suivaient à la trace en se servant des numéros de la carte de crédit de sa mère, qu'ils connaissaient parce qu'ils avaient volé son sac à main...

Will avait de plus en plus peur, lui aussi. Il comprenait combien sa mère avait été rusée en transformant ce véritable danger en jeu, pour qu'il ne s'inquiète pas, mais maintenant qu'il connaissait la vérité, il devait faire semblant de ne pas avoir peur, afin de la rassurer à son tour.

Ainsi, le petit garçon continua à faire comme si c'était toujours un jeu, pour que sa mère ne s'inquiète pas en pensant qu'il avait peur, et ils rentrèrent chez eux sans avoir fait de courses, mais en ayant échappé à leurs ennemis. Will découvrit le sac à main sur la petite table dans l'entrée. Le lundi, ils allèrent à la banque pour fermer le compte de sa mère, et ils en ouvrirent un autre ailleurs, pour plus de sûreté. Tout danger était maintenant écarté.

Mais au cours des mois qui suivirent, Will s'aperçut peu à peu, et malgré lui, que les fameux ennemis de sa mère n'existaient pas dans le monde réel, mais seulement dans son esprit. Cela ne les rendait pas moins présents, moins effrayants ou dangereux ; cela signifiait simplement qu'il devait la protéger encore mieux. À partir de ce jour au supermarché, où il avait compris qu'il devait faire sem-

blant de jouer le jeu pour ne pas inquiéter sa mère, Will demeurait attentif à ses angoisses, en permanence. Il l'aimait tant qu'il aurait donné sa vie pour la protéger.

Quant au père de Will, il avait disparu bien avant que Will puisse conserver un souvenir de lui. Il nourrissait à son sujet une curiosité passionnée, et bombardait sa mère de questions, auxquelles, la plupart du temps, elle ne pouvait répondre.

« C'était un homme riche ? »

« Il est parti où ? »

« Pourquoi est-il parti ? »

« Il est mort ? »

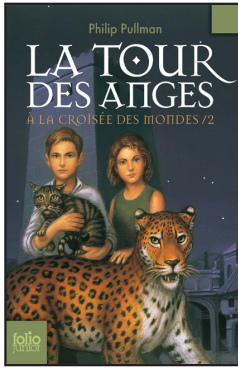
« Il va revenir un jour ? »

« À quoi ressemblait-il ? »

Cette dernière question était la seule à laquelle elle pouvait apporter une réponse. John Parry était un bel homme, un officier des Royal Marines, courageux et intelligent, qui avait quitté l'armée pour devenir explorateur et conduire des expéditions dans les endroits les plus reculés du globe. Will frémissait de plaisir en entendant cela. Aucun père ne pouvait être plus fascinant qu'un explorateur. Dès lors, dans tous ses jeux, il posséda un compagnon invisible : son père et lui se frayaient un chemin dans la jungle ; debout sur le pont de leur goélette, ils mettaient leur main en visière pour scruter l'horizon au milieu d'une mer déchaînée ; ils brandissaient des torches pour déchiffrer de mystérieuses inscriptions dans une caverne infestée de rats... Ils étaient les meilleurs amis du monde, ils ne comptaient plus le nombre de fois où ils s'étaient sauvés mutuellement la vie ; ils riaient et bavardaient devant des feux de camp, jusque tard dans la nuit.



Découvrez toute la collection en version numérique [ici](#)



Philip Pullman
La tour des Anges

Cette édition électronique du livre
La tour des Anges de Philip Pullman
a été réalisée le 15 octobre 2013
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070612437 - Numéro d'édition : 249928).

Code Sodis : N60451 - ISBN : 9782075037693
Numéro d'édition : 261954.